

Henri Jeunot

C'était hier...





Henri JEUNOT

C'était hier

Roman

Edilivre – Éditions APARIS



Tous nos livres sont imprimés dans les règles  
environnementales les plus strictes

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication sans autorisation du Centre Français d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20, rue des Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2008

ISBN : 978-2-35607-892-6

Dépôt légal : Septembre 2008

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.





## Prologue

Le vieil homme posa la gouge sur l'établi et d'un revers de la main le débarrassa des copeaux qui s'étaient entassés sur le plateau. Puis il desserra la presse pour libérer le pied de chaise qu'il venait de travailler et souffla plusieurs fois à petits coups sur la pièce pour chasser la sciure et les chutes de bois. Enfin, la soutenant des deux mains tendues, il l'éleva à hauteur des yeux, examina longuement sous tous les angles le profil de la moulure qu'il venait de rendre à la vie et, visiblement satisfait, la replaça dans la presse.

Le petit poste de radio portatif, décoloré par le temps, maculé de minuscules éclaboussures de peinture, maintenu en équilibre par un support de fortune de sa fabrication, susurrant des rengaines d'un autre âge, entrecoupées de commentaires insipides. Ces ritournelles un peu vieillottes sur fond d'accordéon plaintif le plongeait toujours dans un état second, où se mêlaient de manière indéfinissable l'agréable sentiment de revivre le passé et celui, non moins vif, toujours teinté de mélancolie, de l'avoir

traversé sans le vivre, ou même d'en avoir oublié l'essentiel.

L'odeur forte du bois fraîchement travaillé, la présence des râpes, égoïnes et gouges éparses sur l'établi et l'étrange ressemblance de cette vieille écurie transformée en atelier avec la resserre où son père bricolait autrefois, le renvoyait toujours, à son insu et sans qu'il fit rien pour parvenir à cet état, quelque soixante ans en arrière, dans le temps d'une enfance que les années écoulées rendaient diffus, fuyant et insaisissable.

Alors il s'arrêtait de travailler et, la tête dans les mains, les yeux fermés, il tentait d'arracher à sa mémoire défaillante des lambeaux de son enfance, imaginant que, s'il en retrouvait quelques uns, il pourrait ensuite les rassembler pour reconstituer cette époque lointaine de sa vie.

Il parvenait quelquefois à surprendre, au hasard d'une rêverie, non le souvenir d'un instant précis ou d'une image claire, mais des sensations soudaines et très éphémères, comme le jaune chaud des boutons d'or ou le bleu mauve des ailes de certains petits papillons aujourd'hui disparus, les effluves de la terre au printemps, prometteurs et puissants, le mystère d'un chemin creux qui s'enfonce dans l'ombre d'un bosquet ou encore la moiteur des solitudes estivales dans les greniers sombres d'une vieille école de campagne.

Ces éclairs fugitifs le prenaient toujours au dépourvu : dès que l'un d'eux surgissait, il s'efforçait désespérément d'y attacher toute son attention et toute sa volonté pour le garder présent à l'esprit mais, quels que fussent son effort et sa résolution, l'image s'enfuyait aussi vite qu'elle était apparue. Alors il

restait coi, l'esprit vide, déçu, frustré, tel le chasseur à l'affût dont le gibier, longtemps attendu, enfin arrivé là, devant lui, tout proche, vient de s'échapper et fuit, là-bas, hors de portée.

Il se prenait alors à réfléchir aux moyens autres que sa seule mémoire, susceptibles de raviver et de réveiller cette étape oubliée de son existence.

Ses frères ? Quatre étaient morts déjà et le cinquième n'avait pas connu les mêmes conditions d'existence que lui dans son enfance.

Sa femme ? Née à Lons le Saunier, ses souvenirs avaient pour toile de fond l'air un peu confiné mais douillet d'un petit appartement de la vieille rue Tamisier, les dessins colorés d'enfants sur les fenêtres de l'école des filles Saint Désiré ou les flonflons de la fête des Ecoles publiques et, un peu plus tard, les longues errances sur l'asphalte de la rue du Jura et dans les allées du Parc où, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, elle rêvait avec ses amies de l'âge d'or qui s'annonçait. Rien de commun avec les vieilles terres de sa Haute-Saône natale.

Ses amis d'autrefois ? Il n'en connaissait plus tant son existence, hachée et mouvementée, l'avait immédiatement éloigné de ses origines.

Ses racines lui échappaient et, au fur et à mesure qu'il avançait dans le temps, cette évanescence le troublait et l'inquiétait.

Lorsqu'il faisait effort pour remonter la fuite des ans, comme en ce moment, il se surprenait quelquefois à s'observer, l'espace d'un instant, seul dans cette écurie transformée en atelier, froide et humide, sous la lumière électrique un peu fade rendue indispensable par le ciel bas des mois de novembre :

il percevait clairement qu'il arrivait lui aussi, comme tous ceux qui l'avaient précédé, à l'aube de la dernière étape d'un long périple jalonné d'images souvent hautes en couleur, mais déjà pâles, usées et lavées par les ans, quelquefois même presque effacées, très lointaines, entremêlées et souvent superposées en désordre par un souvenir hésitant, telles les vieilles photos jaunies que l'on extrait d'une boîte de gâteaux écornée par l'usage.

Ce personnage ressemblait étrangement, en dépit du temps qui avait passé, à celui de ses ancêtres. Il éprouvait pour lui, dans le regard oblique qu'il portait sur sa façon d'être, une certaine sympathie : à le regarder d'un peu près, il se voyait lui-même, cheminant à quelques années près, sur les mêmes sentiers qui conduisent nécessairement au même destin. Il était surpris de n'apercevoir, dans la poussière de ce chemin venant du fond des âges, que le pas identique du même homme survivant toujours au néant.

Il n'ignorait pas qu'il est vain de vouloir ignorer ou tromper l'inéluctable ; pourtant, l'inanité de l'absurde destin lui donnait quelquefois à sourire. Manière de défi gratuit à cette inexorable condition ou pur artifice de l'esprit et manœuvre dilatoire ? Il refusait de répondre à ce dilemme sachant à coup sûr que l'un ou l'autre des termes ne conduisait qu'à des attermoissements très provisoires n'apportant aucune réponse satisfaisante à ses problèmes.

Il mit beaucoup de temps à sortir de sa rêverie tant elle était profonde ce jour-là : quelqu'un frappait à la porte de l'écurie. Il se leva péniblement et alla ouvrir.

C'était Léa, sa vieille voisine : elle lui apportait dans un panier d'osier quelques pommes d'hiver,

toutes ridées, mais fleurant bon le terroir ; c'était sa façon à elle de s'introduire pour échapper, l'espace d'un instant, à l'odieuse tyrannie de son irascible vieillard, hypocondriaque par nature, que la maladie et la paralysie rendaient parfaitement exécrationnel.

Elle portait un gros pull noir et une jupe de même teinte que recouvrait à demi un tablier gris dont un coin relevé en triangle était retenu sur la hanche, comme le font souvent encore les paysannes d'aujourd'hui.

– Votre femme n'est donc pas là ?

Dans l'encadrement de la porte, sur fond de nuit, la silhouette cassée et la voix rocailleuse donnaient à cette soudaine apparition l'aspect inquiétant d'un personnage fantomatique revenant soudain d'un temps très lointain.

Le vieil homme ne savait pas s'il rêvait encore ou si ce spectre insolite qui se détachait dans la nuit appelait une réponse. Mais il eut, dans un éclair, la certitude de reconnaître tout à coup cette femme dont le souvenir lui échappait chaque jour davantage. Ce tablier relevé et rapiécé, cette main noueuse sur l'anse du panier et ce regard bleu d'acier froid rendaient le spectacle hallucinant, saisissant de vérité.

Aucun doute n'était possible : c'était elle.

– Vous n'êtes pas bien, M. Jean ? Si je vous dérange, je peux revenir demain...

– Non, non, excusez-moi, j'étais ailleurs. Voyez donc à la cuisine : ma femme doit y être...

Le bruit des galoches traînant sur la terrasse et la toux rauque de la vieille femme s'éloignant dans la nuit plongèrent à nouveau le vieil homme dans un mirage singulier, sorte de brume épaisse d'où

surgissaient des personnages qu'il croyait reconnaître sans pouvoir les nommer et où apparaissait toujours cette vieille femme, noire et redoutable.

Le vieil homme s'affaissa sur l'établi.

EXTRAIT

**Première partie**  
**Les années perdues**

EXTRAIT



## 1

### A la recherche d'une mère

En équilibre précaire sur un seul pied, penché jusqu'à l'extrême limite au bord de l'eau, Jean retenait son souffle. Une libellule magnifique aux ailes d'un bleu presque noir s'était enfin décidée, après un long vol stationnaire, à se poser sur la pointe d'un roseau. Contrôlant tout mouvement ou tremblement intempestif qui pourrait effrayer l'insecte, avec une lenteur infinie, Jean avançait vers lui une main ouverte.

– « Je vais l'avoir, pensait Jean tout en surveillant à la fois l'insecte incertain et sa main que l'émotion faisait trembler, c'est sûr, je vais l'avoir... »

A présent elle était complètement immobile, à la différence des mouches dont la tête, ou une aile, ou deux pattes sont toujours en mouvement, même lorsqu'elles sont posées : seules ses longues ailes bleu-nuit, veinulées de noir et teintées de mauve aux extrémités, vibraient à peine dans le soleil comme les feuilles de peuplier quand une brise imperceptible les fait frémir.

Jean connaissait bien, pour les avoir observés longtemps et souvent, les comportements singuliers des différents insectes.

Bien qu'il n'eût encore que cinq ans, il avait déjà attrapé des mouches, sur le parapet du pont où elles aimaient se poser, d'un brusque revers de main, pour les jeter ensuite sur l'eau afin d'apprécier leur pouvoir d'attraction sur les différents poissons.

Il savait aussi agacer les grillons en agitant un brin d'herbe glissé au fond de leur trou jusqu'à ce qu'ils sortent soudain : il fallait alors attendre un peu, se tenir couché dans l'herbe à l'arrière de la petite galerie pour ne pas être vu, continuer le manège avec précaution jusqu'à ce que le grillon s'enhardisse et avance encore un peu, se coupant ainsi d'une retraite rapide et, très vite, d'un coup, d'un doigt obturer la galerie ainsi découverte : Jean capturait ensuite sans peine le fuyard qui zigzagait et sautillait maladroitement à travers les brins d'herbe, cherchant désespérément une improbable issue.

Un jour, il avait même réussi la prise d'un papillon extraordinaire qui s'était posé sur une pierre, au soleil, devant la porte branlante d'uneasure abandonnée ; il refermait sans cesse et rouvrait lentement des ailes immenses, noires, frappées d'ocelles d'un mauve lumineux, transparent ; ces ailes avaient encore un aspect très particulier, qui impressionnait fortement Jean parce qu'il ne l'avait jamais vu sur aucun autre papillon : les extrémités de ces ailes étaient recourbées, pointues, comme des griffes ou des crocs ; elles rappelaient à Jean les ailes déployées, terrifiantes, de ces diables affreux que l'on voyait à l'église, munis d'une fourche, terrassant en ricanant les pauvres pêcheurs hurlant dans les

flammes de la géhenne. Bien que ce papillon l'effrayât par ses dimensions peu communes et par ses reflets ténébreux, il avait pu, à force de patience et de précautions, l'effrayer suffisamment d'un geste brusque et bien calculé pour que, surpris par cette manœuvre inattendue, il s'enfuit dans la mesure par la porte entrouverte, s'exposant ainsi à une capture inévitable ; Jean avait eu beau jeu de le poursuivre dans ce lieu clos et de l'abattre avec sa blouse déployée en épervier.

On imagine mal aujourd'hui, dans nos villes policées et dans nos rues aux devantures clinquantes, ce que pouvait être la vie d'un enfant au début du siècle, dans une campagne reculée où le passage d'une voiture automobile était un véritable événement et où la mouvance d'un village ne dépassait guère les premières maisons du bourg voisin. Jean était né en 1930 à Dampvalley, petit village de quelques fermes misérables, perdu au creux d'un vallon entre deux coteaux haut-saônois. Il ne connaissait d'autres jeux ou distractions que ceux offerts par la nature et par la compagnie des animaux ou encore ceux résultant de sa propre industrie, comme les lignes destinées à la pêche des ablettes : il les fabriquait avec une branche de coudrier, du fil à coudre volé à sa mère et des épingles recourbées, ou encore ces arcs de noisetier tendus avec une ficelle qui lui permettaient d'expédier des flèches sur les poules du paysan de la ferme voisine. Aussi connut-il tôt les secrets et les joies de cette vie rustique au contact direct des êtres et des choses d'une nature encore sauvage, plaisirs incomparables ignorés des enfants de notre fin de siècle, rivés aux jeux d'un ordinateur ou errant en skate ou roller sur les trottoirs ou encore happés dans

la foule anonyme des grands magasins par les spots publicitaires vantant les mérites du dernier sac d'écolier à la mode, sans lequel on est condamné à subir le regard condescendant de ses congénères.

La libellule aux ailes bleu nuit striées de veines sombres n'avait pas bougé : elle restait parfaitement immobile, comme si elle n'avait rien vu. Mais Jean ne s'y trompait pas : il savait bien que ce gros œil noir, brillant, fixe, le regardait et le surveillait. La moindre imprudence serait sanctionnée par l'envol immédiat de la demoiselle. Il convenait donc de redoubler de patience et de lenteur étudiée.

A présent, Jean était tout près. Il en était sûr : il allait l'attraper.

Son cœur battait à tout rompre tant l'émotion était grande.

– « Je vais l'avoir... »

Il commença très lentement à écarter le bras et la main, arrivés à bonne distance, pour assurer un élan et une rapidité suffisante au dernier geste qui devait être très précis.

La libellule n'avait pas bougé : Jean avait presque gagné.

Il n'avait encore jamais pris de libellule : aussi hésitait-il un peu, partagé entre le désir irrésistible de capturer un insecte aussi beau et cette crainte qu'il connaissait bien du premier contact avec un insecte que l'on ne connaît pas ; peut-être, aussi jolie fût-elle, piquait-elle ?

Il pouvait se poser cette question car Marthe, sa mère, mettait toujours en garde ses cinq fils, et Jean, et son mari, Louis, par un ricochet qui n'avait rien d'innocent ou de fortuit, de la perversité de la gent

féminine, et de la nécessité pour les hommes de se méfier de toutes les approches de cette espèce, aussi plaisantes et agréables fussent-elles, d'ailleurs d'autant plus dangereuses et suspectes d'intrigue et de machination, assurait-elle, qu'elles étaient séduisantes et apprêtées.

Une libellule devait sans doute se classer dans cette redoutable catégorie.

Alors ?...

Tant pis, elle était si belle, et si proche...

– Jean ! Mais enfin, où est donc encore cet enfant ?  
Jean !!!

Surpris, Jean sursauta : la libellule s'envola, légère, bleue dans le bleu du ciel, plus belle encore que tout à l'heure, laissant à Jean le goût amer du regret et de l'échec.

Mais l'heure n'était plus aux conjectures ou aux vaines spéculations.

Il arriva en courant, terrifié à la seule pensée de l'inévitable sermon, interminable, ponctué de « Tu m'écoutes, Jean ? » destiné à le sortir de l'irrésistible somnolence dans laquelle il ne manquait pas de sombrer lors de ces leçons de morale qui n'en finissaient jamais.

Pour tromper la lassitude et pour échapper un peu à la longueur du propos qu'il ne comprenait qu'à demi, il faisait intervenir le hasard qui déjouerait peut-être son ennui :

– « Elle s'arrêtera avant que la vingtième mouche se soit posée sur la confiture ! »

Mais ce genre de pari avec le danger tournait presque toujours à son désavantage :

– « Jean ! Tu m’écoutes ? Répète ce que je viens de dire !

– « ...

– « Vaurien ! Cet enfant nous fera mourir. Baisse ta culotte.

– « Je ne recommencerai plus, Maman ! Je ne recommencerai plus, c’est promis », pleurait Jean.

Les lamentations de Jean ne changeaient rien à la détermination de sa mère qui lui administrait, à titre de rappel au devoir, ce qu’elle appelait « une bonne correction » à l’aide d’une fascine de bois vert.

Il hurlait, autant de douleur que de rage et d’humiliation, mais rien n’y faisait.

– « Tu te souviendras que l’on doit écouter. »

Cette rigueur sans faille dans la méthode, ignorant toute pitié, le torturait longtemps après, lui laissant le sentiment douloureux qu’elle était indifférente à son désarroi.

Il était rare que ce premier châtiment ne fût doublé d’une seconde pénitence venant s’adjoindre à la première pour en renforcer les effets ; la nature de cette expiation complémentaire variait avec le moment de la journée où elle intervenait.

Lorsque c’était le soir, elle l’envoyait au lit sans souper, ponctuant cette condamnation d’un commentaire invariable dans sa sécheresse :

– « Une diète d’un repas n’a jamais tué personne et cela t’aidera à réfléchir. »

Il montait alors les escaliers qui conduisaient à sa chambre, savourant le craquement de chaque marche gravie qui l’éloignait de ses maux ; il fermait doucement la porte, évitant tout bruit intempestif qui aurait pu réveiller la fureur de sa mère, se déshabillait